

# Travaillons ensemble

Publication de la  
section RENAULT  
du syndicat

\*\*\*\*\*

Hors série N°3  
27 septembre 2007

Tél : 06.98.05.13.80 sm-te@travaillonsensemble.org  
Consultez nos sites : [www.travaillonsensemble.org](http://www.travaillonsensemble.org)

s y n d i c a t   l i b r e   e t   i n d é p e n d a n t

## CULTURE DE MORT EN MILIEU PROFESSIONNEL

AVERTISSEMENT : Sans engager l'opinion de notre publication ni celle de notre syndicat, nous publions dans son intégralité un article du Docteur Philippe de Labriolle, Psychiatre, paru en juin 2007 dans « Les Cahiers de Saint-Raphaël », revue de l'association médicale ACIM (18 Villa Rachaert 92390 VILLENEUVE LA GARENNE) avec l'aimable autorisation de son Président.

*Les caractères gras et les notes sont de la rédaction de « Travaillons ensemble »*

Dimanche 1<sup>er</sup> Avril 2007, sur TF1 l'émission « sept à huit » traite, à 19h, de la mort liée au travail. Non pas l'accident de chantier, la contamination par quelque manipulation biochimique, ou un déchet toxique. Mais du milieu professionnel qui conduit un travailleur à quitter la vie plutôt que son travail, par le suicide.

Un récent rapport annuel du *Conseil Economique et Social* l'affirme : un suicide par jour est lié au travail, en France.

Si l'on rapproche ce chiffre des 12 000 à 15 000 suicides annuels, le suicide lié au travail est marginal. La responsabilité du milieu de travail dans un suicide ne le serait donc pas moins. Qu'est-ce à dire ?

Mort, suicide, travail font surgir des images que l'actualité rend spectaculaire, puis laisse tomber dans l'oubli. Le suicide, à l'Elysée, d'un conseiller du Président de la République, précédant celui d'un premier ministre <sup>1</sup> désavoué par les élections, ont marqué les esprits.

En contrepoint, le *burn-out* <sup>2</sup> du cadre japonais surmené jusqu'à tomber mort en plein métro, nous paraît surréaliste, tant la facilité d'obtenir, en France, un arrêt de maladie fait douter que l'on ne sache, dans l'hexagone, identifier les limites de sa résistance à la surcharge. Mais de quelle charge serait-on menacé sans en sentir les effets, et savoir les contenir à temps ?

Cent policiers mettraient fin à leur jour chaque année, insinue J. Ch. Grangé dans *Le Serment des Limbes*. Trois suicides en six mois à la centrale nucléaire de Chinon, martèle l'émission citée plus haut. Non, ce n'est pas un poisson d'Avril.

*Valeurs Actuelles*, du 23 février 2007, évoque les « âmes brisées » en milieu militaire. Que faire de ces soldats qui « craquent » ? Et restent brisés malgré les soins. Il faudra, si tout dommage appelle réparation, pensionner les victimes. Et donc affiner le dépistage d'une population à risque.

<sup>1</sup> Pierre Bérégovoy (1925 - 1993)

<sup>2</sup> Mort par épuisement

Quand le travail crée une déstabilisation, comment distinguer l'excessif, l'abusif, l'esclavagisme, de l'inévitable fatigue que l'ergonomie la mieux pensée ne palliera pas complètement. Peut-on sérieusement cliver<sup>3</sup> l'usufruit qu'est une force de travail disponible, d'un capital que représente un organisme vivant, intouchable. La poule aux œufs d'or, ou l'âne mirifique de *Peau d'Ane*, ne faut-il pas les protéger ?

Il n'y a pas, en psychopathologie, de cause unique et efficiente. Nous ne sommes pas des mécaniques humaines. Quand un drame précis, évènementiel, daté et descriptible porte un coup fatal, ce coup là est, si l'on peut dire, un coup de grâce. C'est, tout simplement, le dernier en date. C'est la goutte qui fait déborder le vase. Or tous les vases n'ont pas la même capacité.

Tournons-nous vers le milieu professionnel lui-même. Une entreprise est un milieu vivant. C'est aussi un milieu fragile. Ce qui survient en son sein est amplifié comme une chambre d'écho.

Qu'elle soit de production ou de service, une entreprise est une matrice. Elle donne accès aux moyens de vivre, elle atteste d'une compétence technique. Elle intègre un être en recherche d'identité et de reconnaissance. Elle soutient une valeur personnelle. Mais ce qu'elle peut faire, elle peut aussi le défaire.

Une dépendance peut naître, et naît habituellement, de la peur de perdre ce que l'on reçoit d'autrui, pendant que s'installe insidieusement la conviction de n'être plus rien sans celui dont on dépend.

En milieu rural, il est courant que l'emploi ne soit pas choisi. On se présente là où est l'offre, du moment qu'elle est locale. On reste sur ses terres, à sa place légitime. Si l'hôpital recrute, on devient soignant. Si c'est le médico-social, éducateur.

Parler de *culture de mort* au travail, ce n'est pas s'attarder sur l'ambiance aux pompes funèbres, pas plus qu'en milieu hospitalier. Sur ces sites, la mort est trop présente, pour ne pas conduire à une dédramatisation, voire à une légitimation *sui generis*<sup>4</sup>, qui estompe le conflit intrapsychique. Prendre acte de la mort, voire en vivre, peut aider les vivants.

Il s'agit plus précisément de décrire l'effet mortifère qui éreinte le professionnel, non par le surmenage, mais par l'épuisement moral d'un porte-à-faux permanent. Cet effet est-il anecdotique ou méthodique ? Relève-t-il d'une cause incidente ou intentionnelle ?

Identifier l'attente de son supérieur hiérarchique pour rechercher son contentement est à priori une démarche adaptative. Elle prolonge, en milieu professionnel, le comportement d'obéissance et d'adhésion que l'enfant adresse à ses parents. L'intuition qu'un *Bien commun* procède d'une alliance naturelle, étendue à d'autres complémentarités, fait repère sans discontinuité de l'enfance à l'âge adulte.

Rivalité et compétition ne sont pas, en la matière, contre-nature. Elles sont partie intégrante de la vie d'une fratrie et contribuent à la construction de soi, dès lors que les convictions sont partagées, et l'émulation loyale.

Ne pas obtenir la promotion souhaitée relève de la frustration, non du mortifère. Ne pas obtenir ce qui ne dépend pas de soi ne saurait être plus révoltant que de ne pas gagner le gros lot malgré l'achat d'un billet de loterie. Désirer ce qui ne dépend pas

---

<sup>3</sup> Séparer

<sup>4</sup> De son espèce

de soi est même, tant aux yeux des épicuriens qu'à ceux des stoïciens, l'erreur de jugement par excellence.

**L'objet formel de la *culture de mort*, c'est de propager la mort par la diffusion la plus large, chez tout un chacun, du dégoût irrémédiable de soi-même. Ce n'est pas tenter d'écraser un salarié sous un chariot élévateur. C'est l'inviter à se contenter d'être un instrument. C'est chercher à estomper en lui ce qui fait sa dignité d'homme. C'est l'inciter à renoncer à sa conscience, à son intégrité, avec son propre consentement, sans violence apparente, jusqu'à l'effacement de sa propre vie, inclusivement ou exclusivement. En effet, il n'est pas nécessaire d'être mort pour avoir cessé d'être vivant.**

Quand on est mécontent de son travail, pourquoi ne pas en changer ? Candide n'a pas tort, mais sa question même est mal posée. Pourquoi ? Parce que la variable ajustable n'est pas assortie au travail, mais au changement. Que peut-on changer en soi pour cesser d'être mécontent ?

Ne pas être capable de changer quelque chose de soi nous conduit à percevoir une insécurité assez humiliante, dont il n'est pas facile de parler, ni de savoir à qui en parler. Paradoxalement, ce n'est pas celui qui va de « petit boulot » en « petit boulot » qui souffre du travail au point d'en être entamé, atteint ou détruit.

Ce n'est pas non plus la souffrance du chômeur. Ce n'est pas la souffrance de la précarité ou de l'exclusion qu'il s'agit de cerner, malgré la dévalorisation qu'elles peuvent impliquer. Ce n'est pas une plaie d'argent.

C'est la vaine attente d'une reconnaissance personnelle dans un contexte de travail qui nous fait vivre un doute permanent sur notre valeur personnelle et tient son vrai pouvoir de la capacité à faire douter autrui de soi-même. Il ne s'agit pas d'une gestion *sui generis* des ressources humaines : La *culture de mort* n'est le vecteur d'aucune performance. Elle ne fait aucun gagnant, pas même celui qui en jouit. Elle est aux antipodes de la culture qui environne et anoblit un métier dangereux mais digne. Songeons à la mine, aux artificiers, aux cascadeurs, etc ... Une reconnaissance ne se réduit pas à la sécurité d'une fiche de paie. Une sécurité affective est recherchée. Plus encore, une appartenance. Mieux, une élection : être précieux pour autrui, au mieux ; être une personne-ressource, à tout le moins.

La *culture de mort* ne construit rien ; elle détruit. Elle n'a pas d'étendard, elle s'infiltré. Elle ne tue pas ses victimes, elle les dévitalise, avec leur consentement. La *culture de mort* n'épargne aucun métier, aucune fonction, aucun service. C'est une plante adventice<sup>5</sup>.

**De l'un des suicidés de la Centrale de Chinon, son fils affirme : « Il avait la religion du travail ». Mettre le travail au dessus de tout, est-ce bien raisonnable ? Incompréhension ? Dérision ? Compassion ?**

A notre époque où la culture victimale devient une vraie compétence, et où s'organise un quart monde de revendication, il est frappant de voir s'installer une religion de la plainte. En contrepoint apparent, religion du travail et religion de la plainte ont en commun un pressant besoin de reconnaissance par plus puissant que soi. C'est une urgence « symbolique ».

---

<sup>5</sup> Qui n'a pas été semé : mauvaise herbe

Dans sa dimension infantile, la religion de la plainte protège l'individu, au prix d'une régression. Elle exprime un besoin de protection, bien relayé au niveau de l'offre politicienne, au moins au niveau verbal.

La religion du travail expose, il est vrai, à la survalorisation des formes socialisées de l'intégration par le métier. Que devient-on quand un métier disparaît sans avoir jamais été sot ? L'allumeur de réverbère n'a-t-il pas dû se reconvertir ? Cela n'en dévalue pas pour autant la fierté professionnelle, mais interroge sur une adaptabilité de bon aloi, sachant éviter le sentiment de persécution tout autant que la servilité, et qui repose avant tout sur la vitalité personnelle.

Laisser la valeur « travail » aux marxistes comme une illusion perdue de transformation collective, n'est-ce pas risquer de méconnaître ce que la *parabole des talents* exige de chacun de nous, en transformation personnelle et en service d'autrui ?

Car chacun de nous a une tâche à accomplir. Dès lors, là où sont nos talents, là aussi sera notre Croix.

**S'étonnera-t-on, alors, que la *culture de mort*, au travail, tende à la destruction de l'âme ? Car l'incomplétude de chacun le porte dès la première enfance à l'alliance avec plus fort que soi. Et nous sommes prêts à aimer la force qui nous ouvre ses bras. L'Autorité qui abuse ou disqualifie cette attente nuit à l'âme de chacun. Car elle sait que le bon citoyen ne s'autorise pas à penser l'indignité de ses aînés, ou des puissants, préférant se juger lui-même indigne, fût-ce sans motif.**

Soyons donc plus précis : il s'agit de susciter une autodestruction de l'âme. Franz Kafka a illustré de façon très saisissante ce que peut être l'autodestruction induite, dans son roman « le Château » publié en 1922.

**Pour abattre autrui, pas besoin d'arme du crime, lorsque l'on est une autorité, une instance, un pouvoir ; le silence suffit : la non-réponse, la réponse qui ne répond pas ou répond à côté, celle qui répond en contestant vos évidences, ces procédés qui vous privent de l'information nécessaire font vaciller l'esprit. Celui qui s'interdit la mise en doute de l'instance en la sacralisant est pris au piège : son propre imaginaire le porte à justifier l'injustifiable, puis l'astreint à ne plus penser du tout.**

Le propos de Kafka est sombre. Qui, pourtant, n'a expérimenté, vis-à-vis de l'Administration, le vertige de l'absurde, l'angoisse de l'impuissance, convergeant vers l'abandon, au moins transitoire, de sa démarche.

C'est au cœur de la trame sociale qu'il faut chercher la dynamique, tant à la fois désirante et violente, qui conduit l'homme à rechercher ses semblables et à se protéger d'eux.

René Girard nous a aidé, dans une approche anthropologique renouvelée, à mieux comprendre ce qui se passe spontanément entre les êtres humains, et à mieux articuler des concepts empiriques avec la Rédemption réalisée par le Christ. Le fait fondamental, pour Girard, peut être résumé ainsi :

L'homme oriente son désir vers ce qu'un autre a désiré avant lui. Un mouvement d'imitation et de compétition en découle. L'enfant convoite le jouet de l'autre. Ce désir mimétique expose à l'affrontement et à la violence, laquelle menace la vie

collective. Une entente n'est concevable qu'autour d'un Bien sacré, symbolique, qui est à tous et à personne. Le rituel partagé qui exprime l'entente reste fragilisable par une résurgence violente, qui conduira à la désignation sacrificielle, nécessaire à la cohésion sociale, d'un bouc émissaire.

Seule vraie réponse de progrès, pour Girard, qui converge avec la Foi Catholique, en rupture avec toute l'histoire universelle : L'unité sociale par la célébration rituelle du Sacrifice du Christ, sacrifice soit, mais libre, et de soi-même, par amour du Père. Pourquoi évoquer René Girard dans une réflexion sur la *culture de mort* au travail ? Voyons cela.

Pour créer de la richesse, il faut de la compétence. La compétence, l'entreprise doit la recruter, l'évaluer, la rémunérer. En créant de la richesse, la compétence elle-même s'accroît et tend à rechercher sa valorisation, au risque de réduire la part d'autrui. Un défi permanent est immanent<sup>6</sup> à une telle interdépendance. Comment désirer la compétence d'autrui, sans lui donner l'occasion de s'accroître et de modifier sans ménagement l'équilibre antérieur. Une codification ritualisée va tendre à protéger l'équilibre. Toute mise en danger de l'équilibre appelle l'exclusion, véritable mort symbolique.

Une entreprise chrétienne, qui n'emploierait que des chrétiens fervents, pourrait, sans aucun doute, s'enrichir d'un climat de charité dans la Foi partagée. Les rivalités naturelles n'y seraient pas abolies mais contenues, par la grâce des sacrements et du pardon des offenses. Certaines petites entreprises ont le bonheur de goûter, au moins partiellement, de ces biens du Ciel sur la Terre. Mais la vie du monde est plus proche des sociétés primitives par sa violence quotidienne. La compétence d'autrui y est tout à la fois recherchée et dévaluée. **Pour l'employeur, la compétence d'autrui est un atout et un danger. C'est un pouvoir qu'il faut exploiter et juguler. C'est tout l'art du recrutement : attirer, donc séduire. Contenir, donc insécuriser. Ma non troppo<sup>7</sup> ?**

La violence plus ou moins masquée de tels rapports est évidemment variable. Dans cette dynamique, on notera que l'argent n'explique pas tout, n'autorise pas tout, et ne répare pas tout. Il n'y a de vie collective sans esprit de sacrifice, c'est-à-dire sans effacement volontaire. Mais on ne se sacrifie que par amour, alors qu'on se détruit par dévalorisation.

Une assez belle illustration, pas si différente de la théorie de René Girard, est offerte par le fameux « Principe de Peter » d'un canadien sagace, Peter Hull. **Impossible de garder dans une institution un incompetent, car l'incompétence nuit au fonctionnement général de l'institution. Mais l'incompétence se voit d'autant moins qu'elle est plus élevée dans la hiérarchie.** Le principe de Peter affirme que chaque salarié d'un dispositif hiérarchique cherche à s'élever jusqu'à son niveau d'incompétence, ce qui fait que l'essentiel de son propre travail est fait par ses subordonnés.

**Impossible, en conséquence, de garder ou de recruter un hyper compétent. Car si celui-ci fait bien le travail qui lui est confié, il a le défaut majeur de savoir évaluer la compétence défaillante de son supérieur hiérarchique. Il représente donc un danger pour l'équilibre général de l'institution.** Hull s'en tient à ce paradoxe, qui menace toute entreprise humaine. Car les entreprises sont

<sup>6</sup> Dont le principe est contenu dans la chose elle-même

<sup>7</sup> Mais pas trop

mortelles ; tout comme les civilisations, rappelait Paul Valéry. Car il n'y a pas d'effacement volontaire devant une autorité dénaturée et perçue comme telle. Quand la compétence n'est pas recherchée, mais redoutée, c'est que le « logos » et le « nomos » sont d'accès interdit. L'interdit masquant l'inconsistance, la déviance, la malveillance ; bref, l'indignité.

**Plus largement, l'évolution générale de nos sociétés à religion démocratique est la diffusion du rapport contractuel formalisé. L'autre ne devient praticable que s'il est prévisible. La liberté individuelle devient principe d'incertitude et d'insécurité. Le pouvoir démocratique veut tout savoir de tous. Cette prétention fait violence à tous.**

Certes, les systèmes vivants ont besoin d'équilibre. L'homéostasie biologique a son analogie sociale ; un organisme biologique ne cesse d'ingérer et d'éliminer. Il absorbe et rejette en permanence, et sa survie en dépend. Analogiquement un système (famille, entreprise, société) reste vivant quand il sait accueillir, réagir, repousser, en sachant discerner ce qui le développe et ce qui le détruit.

Les valeurs partagées tendent à faciliter les échanges et la réciprocité des services, mais **les rituels idolâtres de notre société déchristianisée sont autant de prétextes pour exclure tous ceux qui, voulant servir Dieu et non l'argent, dénoncent les idoles.** Ceux-là auront la grâce de savoir que leur croix sera, un jour, glorieuse. D'autres, brisés d'incompréhension, de déception et d'impuissance, chercheront à détruire ce qui leur échappe et/ou se retourneront contre eux-mêmes. Beaucoup rechercheront la sécurité d'un conformisme dans le repos apparent d'une entropie<sup>8</sup> insatiable.

Quand un hôpital fait violer quotidiennement la loi à ses médecins, comment traitera-t-il celui qui s'y refuse ? Le sanctionner, mais pour quelle faute ? L'intimider, mais de quelle façon s'il ne traîne aucune casserole ? Il n'y a qu'une seule solution : chercher à déconsidérer sa résistance comme relevant d'un trouble mental, et le mettre en congé de longue durée d'office.

Prétendre qu'une institution fasse délibérément transgresser les textes en vigueur, n'est ce pas révéler qu'on a perdu le sens commun ? Ou prendre acte du procédé le plus retors pour « tenir » un professionnel : le « tenir » par les fautes qu'on l'a incité à commettre ; suggérer « l'usage local », par confraternité, en faisant appel à l'esprit de corps, à la cohésion institutionnelle, sans violences. Tout au contraire, c'est dans la dissonance que serait la violence !

Traiter un professionnel comme un malade alors qu'il ne l'est pas, c'est souhaiter qu'il le devienne. Trouver à son encontre un expert, voire trois, pour diagnostiquer la folie, c'est le prévenir qu'il sera désormais la voix criant dans le désert.

Cet exemple de *culture de mort*, bien réel, n'a, fort heureusement, pas été du goût de l'Ordre des Médecins, qui en a dénoncé les procédés. Sans toutefois obtenir la réintégration du praticien.

La *culture de mort* avance chaque fois que la « victime » devient complice de son bourreau. En échangeant de l'intégrité contre de la tranquillité ; sa conscience contre de la sécurité ; son rôle spécifique contre une collusion. De ce fait, elle s'incarne dans la maxime délétère : « *solve et coagula* »<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> Désordre d'un système

<sup>9</sup> Dissoudre et coaguler

Accepter le combat des idées, de la justice et du droit, c'est déjà prendre le risque d'être vivant et libre, lequel a pour corollaire, comme Hegel l'a fort clairement décrit, de ne pas redouter, avant tout, la mort. Il reste alors à ordonner tout cela aux fins dernières ; mais on ne peut instaurer dans le Christ que ce qui s'inscrit dans la loi naturelle : l'éreintement de soi, par peur du combat et de la mort, est l'antithèse du sacrifice de soi.

Travaillant en juillet-août 1970 à la lingerie de l'Hôpital Saint-Antoine, et clôturant une première année d'étude à la Faculté de Médecine contiguë, je trouve un matin mes camarades de labeur en grand émoi. Dans la nuit, un élève infirmier, logé dans l'hôpital, s'est suicidé, en se déféstrant.

Ce geste effraye. On ne sait que dire, publiquement, pudiquement, prudemment. Mal à l'aise, on cherche une explication, ou plusieurs, tout en sachant qu'un tel geste ne peut être compris sans s'exposer à y consentir pour soi-même.

« Il était solitaire », « Il avait raté son examen », « C'était un provincial monté à Paris et coupé des siens ». Une pensée de sympathie pour les parents. Pouvait-on empêcher ça ? Bon, c'est pas tout ça, mais le boulot attend. La vie, comme le spectacle, doit continuer. Circulez !

Un suicide n'a jamais une seule cause. Pour se défendre d'une culpabilité confuse, on parle de fragilité, non sans songer, même furtivement, à la thèse darwinienne de la survie des mieux adaptés.

Comment le milieu où l'on gagne sa vie peut-il vous la faire perdre ? C'est l'objection quelque peu simpliste, qui conduit à une autre, laquelle s'énonce ainsi : si le milieu est mortifère, pourquoi tous n'en meurent ils pas ?

Ces objections que sait formuler l'entreprise méritent instruction. L'armée dispose de psychiatres qui savent, grâce à la psychanalyse tout expliquer par la souffrance infantile de chacun, donnant ainsi un quitus à l'institution. A ceux qui s'étonnent, comme ce fût mon cas, de voir l'Armée, et l'Eglise en sa phase post-conciliaire adopter le référentiel freudien, je propose de se rendre à l'évidence : la deuxième topique<sup>10</sup>, en renvoyant chacun à ses propres fantasmes, rend de signalés services aux institutions.

La société, reconnaissons-le, ne veut pas la mort du pécheur ni celle du petit cheval. Elle ne laisse tuer impunément ses enfants que dans le sein de leur mère, ayant pris la précaution de les déclarer non-nés.

Quant à ceux qui sont nés, elle ne veut pas leur mort, mais leur neutralisation, par la dévitalisation ou la mise à l'écart. **La culture de mort, c'est d'abord la mort « psychique » : ne plus penser, ne plus réfléchir, ne plus s'étonner, ne plus agir, ne plus désirer.** D'autres s'en chargent. Rideau.

Notre expérience clinique tendrait à confirmer que la déstabilisation psychique avec suicide ne tient que rarement au seul milieu de travail. Si les plaies du travail sont pansées au sein du foyer, la tension du travail décroît significativement. Mais si la dévalorisation liée au travail décourage l'homme au point de l'inciter à fuir aussi les siens, par crainte de leur regard interrogatif, inquiet ou dépréciateur, c'est que le dégoût de soi-même est en marche, et que la dépression prend forme.

---

<sup>10</sup> Catégorie générale

Dans notre société qui a, comme on dit pudiquement, renoncé à ses certitudes, il y a, indubitablement, une fragilisation croissante au monde des adultes. L'âge de la maturité est devenu celui de la maturation permanente, laquelle initie à des savoirs trop provisoires pour remplacer de vraies fondations civilisatrices. Les générations qui peinent à transmettre ce qu'elles ont reçu spolient leurs enfants, dont elles raréfient le nombre au point de ne pas se renouveler numériquement.

Défiance vis-à-vis des compétences, fragilisation des déontologies professionnelles sous l'intimidation, c'est toute la vitalité humaine, son besoin de transcendance vraie pour s'exprimer, son besoin d'avoir des chefs à admirer, qui crie misère. Ce ne sont pas nos petites gens qui inquiètent le monde, ce sont nos talents ; et toute résurgence d'un idéal vrai, mobilisateur.

La *culture de mort* est l'œuvre de l'Ennemi du genre humain. L'Adversaire sait, sans violence apparente, gagner les combats que l'âme ne sait plus livrer. Le monde s'emploie à briser ce qu'il ne contrôle pas, non sans pédagogie dissuasive, non sans nécessité pénale souvent. Mais le monde n'est pas uniforme ni synchronisé. Le langage n'est pas unanime, sauf sur un point : la violence doit être combattue. Et tout ce qui résiste ou détonne fait violence.

A l'âge adulte, le travail est, pour la *culture de mort*, le lieu du formatage, caricature de l'adaptation. L'objectif, rappelons-le, c'est la mort psychique, l'autodestruction sans arme du crime. Car le sang qui coule fait violence ; or la société prétend juguler ou éradiquer la violence. Le suicide lui-même « fait » désordre. Quitter une société qui prétend protéger, c'est faire offense au pacte social. Ce ne peut être que l'œuvre dérisoire d'un malade. Enterrons cette violence morbide et regrettable à l'Eglise pour la neutraliser et fermons le ban.

La mort « psychique » suffit à l'Adversaire, car le dégoût de soi conduit au dégoût du Pardon de Dieu. Mission accomplie.

**Avoir à choisir entre sa sécurité professionnelle et le respect de la loi qui régit son métier est, à priori, un choix absurde. De nos jours ce choix constitue l'étape initiatique : l'intégration par le reniement.** Que faire quand on a des bouches à nourrir ?

Saint Joseph, artisan, n'a-t-il pas su gagner la vie des siens dans la piété, la belle ouvrage et le juste prix ?

Demandons-lui son aide !

Docteur Philippe de Labriolle  
Psychiatre